

XYZ. La revue de la nouvelle

Les poutres

Bertrand Gervais



Number 69, Spring 2002

Des récits impudiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3978ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, B. (2002). Les poutres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 50–55.

Les poutres

Bertrand Gervais

Tôt ce matin, je suis descendu à la plage m'asseoir au bord de la mer. Le lieu était désert. Que du sable, des vagues et moi. J'étais inquiet en débouchant sur la plage, j'avais même sorti mon Laguiole, mais je n'avais rien à craindre. J'étais fin seul.

Les vagues du Pacifique sont imposantes. Elles s'écrasent sur la plage avec fracas. Et, surtout, elles ne s'arrêtent jamais, leur roulement est un mouvement éternel. Il vide l'esprit. Et c'est ce que je voulais. Liquidier mon angoisse. Ce sont les séquelles de mon arrivée, je le sais. J'ai perdu tous mes repères, toutes mes habitudes. On ne se réinvente pas en quelques mois. J'ai encore l'impression d'être en voyage. Or, c'est faux. Je ne suis plus en transit, ceci est ma nouvelle vie, il est temps qu'elle commence. Personne ici ne me connaît.

J'ai une voisine. Jennifer. À la fois ouverte, comme savent l'être les Américaines, et distante. Sévère aussi. Mais belle. Mince, droite, avec du caractère. Un visage de loutre. Je l'épie souvent la nuit. Je me cache et observe ses allées et venues. De la cuisine au salon. Je n'ai pu m'emparer de rien. Enfant, je m'étais aventuré dans la chambre de ma cousine. J'avais fouillé sa commode et, pour la première fois, pris dans mes mains un soutien-gorge. Il était pourpre et délicat et je l'avais glissé dans mes sous-vêtements. J'avais passé une journée magique, jusqu'à ce qu'on me découvre.

Le hasard a voulu, un jour, que je suive Jennifer en revenant du commissariat. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ses fesses à travers son pantalon de toile beige. Ce n'est pas exact, je tentais d'imaginer quelle petite culotte elle pouvait porter. Comment le tissu découpait-il ses fesses ? Cachait-il tout ? J'ai fini par la rejoindre et nous avons fait route ensemble. Elle est à peine plus petite que moi. Son chemisier laissait entrevoir un soutien-gorge aux couleurs foncées. Portait-elle un ensemble assorti ? Il a fallu que je me concentre pour ne pas la déshabiller du regard. Un dangereux engrenage.

La mer m'a fait le plus grand bien. Le battement régulier des vagues sur la plage a atténué mon angoisse. Ç'a été plus efficace que ma séance dans l'annexe. D'habitude, quand je me fais jouir, j'en ressors apaisé. Mais là, ça n'avait fait qu'empirer les choses. Je ne parvenais pas à écrire, mon imagination était en panne. Depuis deux jours, mes doigts erraient sur la géographie inerte de mon clavier. Ma date de tombée était déjà passée. J'ai voulu me changer les idées. Je me suis concentré. Les résultats n'ont pas tardé à venir. Mais ils n'ont fait qu'exacerber la crise. Je me suis retrouvé face à mon écran vide, mon pantalon aux genoux, du foutre dans la main, mais juste un peu, à peine quelques gouttes, comme si mon corps était détraqué. Des gouttes claires qui étaient sorties lentement du gland. Il avait presque fallu que je les extirpe de mon sexe en pressant le long du canal. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Je me suis rhabillé en vitesse. En pleine répulsion.

J'ai marché un peu le long de la plage, zigzaguant entre les vagues, rejetant au large tout ce qui avait dérivé jusqu'au rivage, branches, coquillages, algues.

J'ai entendu rire au loin. Des voix d'hommes. J'ai fait demi-tour.

Je suis retourné à l'annexe, cette maisonnette construite à la limite du jardin où j'ai fait mon bureau. J'ai été frappé, à mon entrée, par l'odeur. Des effluves vaguement animaux. Ils ne pouvaient venir de mes activités intimes, j'avais vidé la corbeille en partant. Dès les premiers jours de mon emménagement, j'avais remarqué cette odeur de corps en décomposition. J'avais regardé partout, sans rien trouver. L'annexe n'est pourtant pas très grande. J'avais fait aérer, nettoyé le plancher de bois franc, sorti les vieux meubles et les quelques malles, épousseté avec diligence tout ce qui restait. Mais l'odeur persistait. Quelque chose était déjà en train de pourrir.

Et l'odeur, au lieu de s'effacer, s'intensifiait chaque jour. Ce ne pouvait être qu'une bestiole morte quelque part dans l'annexe. Mais où ? Je me suis assuré que l'odeur ne provenait pas du futon que je venais d'acheter. Je l'avais collé contre le mur du fond

pour me faire un canapé rudimentaire. Je l'ai déplié et, couché là, sur mon sac de couchage, vaguement exaspéré par ces relents de charogne, j'ai remarqué la charpente de la maison, toutes ces poutres exposées qui couraient de long en large de l'annexe. Je n'avais jamais pensé à vérifier là. Je me suis dépêché de prendre ma chaise, de la mettre au centre de l'annexe et de monter. De la poussière, des toiles d'araignée, des clous, peut-être même des crottes de rongeur, mais rien. Enfin, rien jusqu'à ce que je découvre un surprenant recoin, juste au-dessus de ma table de travail. Une mezzanine étroite, qui faisait toute la largeur de la maisonnette.

J'ai rapproché ma chaise. Et je me suis agrippé au rebord de la plate-forme pour me hisser. Ce n'était pas difficile, et j'ai pu sans peine me glisser dans cet espace réduit, juste assez haut pour me permettre de rester à genoux et assez long pour m'y étendre. Près du mur de gauche, à côté d'une vieille assiette remplie de poison à rat laissée par l'ancien locataire, traînait la carcasse d'un mulot. J'avais enfin trouvé mon coupable. Je l'ai pris par la queue et déposé dans un mouchoir de papier.

J'ai nettoyé le tout méticuleusement, allant jusqu'à passer l'aspirateur sur les poutres et la plate-forme. Une fois le ménage terminé, je n'avais qu'une idée en tête, monter dans l'alcôve afin d'en explorer les possibilités. J'ai pensé apporter l'escabeau, mais j'ai préféré me servir de ma chaise.

Je me suis étendu, déposant ma tête sur le bois. Je me suis senti immédiatement calme et serein. En tendant le bras, je pouvais toucher au toit en pente. L'espace était restreint, il avait dû servir à entreposer des boîtes et des paquets. Je suis retombé en enfance. Je me suis rappelé, en outre, cette cabane dans un arbre que mon cousin avait construite derrière sa maison. Une bicoque de rien du tout, où nous nous cachions l'été, protégés par le feuillage épais des arbres. C'est là que j'avais fumé mes premières cigarettes. Là aussi que j'avais regardé mes premières revues érotiques. Des magazines américains aux photographies explicites. Nous avions des longues-vues, mais le spectacle aux alentours était décevant.

Pendant que je rêvassais et que, recroquevillé, je me laissais aller à d'illogiques pensées, à la surface glacée des images, aux peaux orangées des modèles, à leurs cheveux ébouriffés, aux poses étonnantes adoptées, à l'absence de poils à des endroits stratégiques, j'ai entendu cogner à la porte. Où étais-je ? Qui étais-je ? J'ai paniqué. Je ne sais pourquoi, j'avais l'impression d'être pris en flagrant délit. Mais de quoi ? J'ai décidé de ne rien faire. De ne pas broncher et de rester là, immobile et discret, jusqu'à ce qu'on rebrousse chemin. Jennifer, ça ne pouvait être qu'elle, a cogné de nouveau, appelant mon nom. Comme la porte n'était pas fermée à clé, elle est entrée, répétant son appel. Je ne pouvais voir la porte ni même ma table de travail, directement sous la plate-forme. Je n'avais accès qu'au mur du fond et au futon déroulé.

Intrigué, je l'ai entendue s'approcher de ma table, déplacer deux ou trois choses, prendre un livre. Elle a saisi la chaise et elle s'est assise à mon bureau. Que faisait-elle ? Je ne pouvais que l'imaginer. Fouillait-elle dans mes papiers, lisait-elle ce qu'il y avait à l'écran ? Qu'avais-je écrit ce matin, juste avant ma crise ? J'étais tiraillé entre l'indignation et l'excitation.

Mais le temps passait, et je ne savais toujours pas ce qu'elle faisait. Je l'ai entendue rire. Se lever. J'ai cru qu'elle partait enfin, sa curiosité satisfaite, mais elle n'a fait que se rendre à la porte pour la verrouiller. Elle s'est approchée ensuite du futon et s'y est allongée, entrant par le fait même dans mon champ de vision.

Elle a retiré ses sandales, sa montre. Puis, étendue de tout son long, elle a commencé à prendre de longues respirations, secouant légèrement sa tête jusqu'à ce que ses cheveux lui couvrent le visage. Ses jambes étaient légèrement écartées, ses bras aussi, ses mains tournées vers le ciel. Ses paumes me regardaient. Elle est restée immobile quelques instants, puis discrètement, de la main droite, elle s'est mise à déboutonner sa chemise. Une chemise à manches longues, noire avec de minuscules pois blancs. Elle a commencé par le bas, dégageant graduellement son ventre, puis, enfin, après une brève hésitation, ses seins, totalement exposés quand le dernier bouton a cédé. Elle ne portait pas

de soutien-gorge. J'ai dû m'efforcer de ne pas bouger. Le moindre geste aurait sûrement trahi ma présence. Mais ses seins étaient nus... Et ça remuait dans ma tête. Elle est nue. Nue ! Et ses seins étaient fermes et bien sculptés. Est-ce que l'un était plus petit que l'autre ? Je ne pouvais en être certain, mon visage collé contre le bois dur de la plate-forme, mon angle de vision restreint par la poutre. Du bout de ses index et majeurs réunis, elle a commencé à dessiner de très légers cercles sur ses mamelons, qui se sont durcis, et les aréoles ont changé de teinte et de texture.

Elle gardait les yeux fermés, la tête légèrement penchée sur un côté. Son bassin remuait lentement. Elle portait un vieux jeans à boutons. À deux mains, elle a entrepris de les défaire tous. Un travail difficile. Le premier s'est détaché sans peine, le deuxième aussi. Le dernier en bas a résisté plus longtemps. On le défait moins souvent. Le tissu reste raide près des coutures et les plis du jeans en rendent l'accès compliqué. Elle s'y est échinée longtemps, se tortillant sur le futon. Pendant la manœuvre, ses bras collés le long de son corps soulignaient sa poitrine. Comme si elle s'offrait enfin, abandonnée à mon regard. J'étais piégé dans mon alvéole, faux-bourdon réduit à l'état de larve. Je ne parvenais pas à profiter du spectacle. Je suais, le dos me démangeait, j'aurais voulu changer de posture. L'odeur de charogne est réapparue.

Elle a soulevé son bassin pour dégager un peu son jeans. Puis sa main gauche s'est enfoncée dans l'espace dégagé, et sa droite est remontée à la hauteur de son nombril. Elle s'est caressée sans gêne ni prudence, une main effleurant tantôt ses mamelons, tantôt sa bouche, l'autre enfouie dans son jeans entrouvert, ses mouvements de plus en plus précis. Le mystère était complet. Que faisaient ses doigts dans l'étroit conduit qui menait à son sexe ? Pianotait-elle sur la surface engorgée de ses lèvres, faisait-elle glisser son index jusqu'à l'orée de son trou, se concentrait-elle sur la fine bande de son clitoris ? Au début, j'avais eu trop peur de me faire prendre pour bander, mais comme elle avançait dans sa quête silencieuse, mon sexe négligé n'en pouvait plus de se tendre.

Elle respirait lourdement. À chaque souffle, ses côtes apparaissaient toujours plus flottantes et dispersées. Son visage restait sérieux. Que se tramait-il sous ses paupières scellées ? Savait-elle seulement qu'on la regardait ? Subitement, sa main droite s'est ouverte, ses doigts raides et écartés, et sa gauche s'est ancrée plus profondément encore dans cette mer bleue intérieure. De lourdes vagues se sont brisées contre son bassin. Puis ses hanches se sont enfoncées dans le futon, ses jambes croisées se sont tendues, ses pieds presque fébriles, et un long soupir a déprimé sa poitrine. Un long souffle qui m'a fait fermer les yeux à mon tour. J'ai joui spontanément, dans le silence coupable de ma propre excitation. Je tentais de me réfréner, afin de ne pas me révéler, mais toutes les digues avaient sauté. Ma jouissance a été éphémère. Douleur aussi d'avoir été retenue. Blanchâtre.

Je n'ai pas pu garder mes yeux fixés sur mon invitée. Elle s'est levée de façon précipitée et s'est sauvée, à peine reboutonnée, avec ses sandales dans les mains.

Je suis resté quelque temps immobilisé dans mon alcôve, du foutre sur ma chemise. Soucieux. Je n'avais commis, cette fois-ci, aucun délit, pourtant je me sentais tout aussi odieux que les autres fois. Qu'avais-je fait ? Rien. C'est elle qui était entrée chez moi par infraction, elle qui venait de violer mon intimité, mais le seul crime, c'est moi qui l'avais commis. Contre sa personne. Je me sentais coupable, encore plus qu'avant. De la pourriture partout.

L'angoisse m'a subjugué de pressentiments. Quelques gestes à peine, dérobés sans préméditation, et tout recommençait. Une vie venait de mourir.

Je me suis assis, impuissant, à l'ordinateur, mon esprit rempli de poutres et de vagues. Je me suis retourné. Son corps, là, sur mon futon... Blanc et lointain. Déjà, l'ombre de sa présence commençait à disparaître. Je me suis étendu, là où elle s'était allongée, et je n'ai rien senti. Une légère pulsation, un début d'érection, mais rien de tangible. Bientôt, on cogna à ma porte.